

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSAY, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

UN HOMME

Monsieur Homais me dit :

— J'espére bien que cet affreux bandit va être guillotiné, que le président de la République ne le gracier pas, il faut débarrasser la société de ces redoutables malfaiteurs, il faut en préserver les gens respectables, ou alors ce serait à vous dégouter de rester Français, autant aller vivre en Patagonie !

Monsieur Homais, lui dis-je, songez que cet homme fut injustement condamné, que l'injustice dont il fut victime l'a agri, que la colère, que la haine grandirent un peu plus chez lui, chaque jour qu'il passait en prison, et que sans la scélératesse de ces agents des mœurs, il aurait vécu libre au soleil.

J'entends bien, me répondit l'estimable pharmacien. Il a pu — mon Dieu ! tout le monde se trompe — être en effet injustement condamné, passer quelques mois dans la prison modèle de Fresne, fort bien installée, du reste, et, de ce fait, avoir une certaine aversion pour les gardiens de l'ordre public, mais ceci n'excuse pas cela, il tira, et pour l'exemple, pour faire réfléchir ceux qui seraient tentés de l'imiter il est nécessaire de le supprimer à son tour. Donc, que notre Déibler national fonctionne ; la peine du talion, je ne connais que ça, moi, Monsieur, pour mettre un frein à la fureur sanguinaire des assassins, autrement ils nous égorgeraient tous. Voulez-vous être égorgé ?

Non certes, Monsieur Homais, je ne tiens nullement à être égorgé, mais avouez que Liabeuf, s'il n'avait pas été victime de la mauvaise foi des agents, n'aurait sans doute jamais tué et que c'est la canaille de ces malpropres individus qui l'a poussé à commettre son acte que, d'ailleurs, pour ma part, je trouve parfaitement logique.

M. Homais me toisa avec mépris, sa bouche s'ouvrit pour me lancer l'épithète que je méritais, mais l'indignation l'étranglant, il ne put articuler une syllabe, et il s'en fut...

Que de Monsieur Homais, pauvre Liabeuf ! qui promènent leur suffisance et leur tranquille imbécillité. Ils sont tous contre toi, parce que tu osas rendre les corps de dénts, et comment que te donneront leurs bouledogues. Ils sont contre toi, comme ils sont contre tous ceux qui touchent à tout ce qui constitue le rempart de leur société capitaliste. Tu aurais pu exterminer toute une famille, tu aurais pu découper des fillettes, faire rétrécir des vieux isolés en quelque ferme, on te réservait peut-être un peu de pitié, mais des agents ! nos bons agents, pleure M. Homais, tu n'hésitas point à leur infliger une rude leçon. Maudit sois-tu !

Et même ce peuple, ce populo qui n'est pas patenté, qui n'a rien à craindre pour ses coffres-forts, pour l'exactitude raison qu'il n'en possède pas, ce peuple de besogneux, d'exploités, ce peuple que les agents rudoient, assomment, quand tel est leur bon plaisir, qui est à la merci de tous les flics ; ce peuple te laisse, ne s'ennuie pas ; au contraire, il espère vaguement quelque chose qui rendra pour un jour la lecture de son journal plus attrayante.

Est-il possible que tant de lâcheté s'étale sur le monde ? Un homme sort des rangs qui ne veut pas subir passivement la peine injuste qu'on lui inflige, il se révolte et se venge des misérables qui l'envoyèrent en prison.

C'est un héros, dites-vous; non, écoutez la voix du peuple, la rumeur publique, écoutez :

— D'abord ça ne fait rien puisque c'était un apache !

— Mais non, Liabeuf n'était pas un apache, il travaillait régulièrement, ses patrons sont venus l'attester à l'audience de la Cour d'assises.

— Oui, mais c'était un souteneur.

— C'est encore une erreur, Liabeuf n'a jamais été souteneur, on n'a jamais pu le prouver.

— Oui, mais il a tué un agent.

— Oui, mais les agents mentirent et témoignèrent faussement pour le faire condamner et Liabeuf resta six mois en prison.

— C'est entendu, mais ça n'était pas une raison pour les tuer.

— Si.

— Non.

Pauvre homme ! demain tu seras peut-être toi-même mené au poste de police à coups de bottes, à coups de poings. Au violon, la machine à bosser fonctionnera plus vigoureusement encore, tu sortiras quand il leur plaira de te laisser sortir, la face tuméfiée, sanguinolente, et cela parce que tu te trouveras dans une bagarre, une manifestation, et que la forme dont ne plaira pas ; demain, quand elles rentreront de leur labour, ta femme, ta fille seront peut-être arrêtées par les agents des mœurs qui certifieront les avoir vues se livrer au racolage sur la voie publique, on les emmènera au dépôt, et elles passeront l'odieuse visite sanitaire : demain ton fils, s'il répond à quelque pierre qui l'interpellera sera peut-être inculpé de vagabondage spécial et conduit en prison. Et tu n'approuves pas Liabeuf, tu trouves qu'il a eu la main lourde. Pauvre moule !

Lui l'homme, Liabeuf est tout seul dans sa cellule. On vient lui demander de signer son recours en grâce, il refuse. Sa mère, son frère viennent le supplier. Il refuse encore. « Je ne suis pas un souteneur, dit-il ».

Sur le seul témoignage de deux immondes mouchards on le condamna comme souteneur, il rôva d'une belle vengeance, et se vengea, pas comme il l'aurait voulu certes, il n'atteignit pas ceux qui l'avaient fait condamner, mais bast ! tous les mouchards se ressemblent, ils sont tous aussi ignobles.

Liabeuf a fait ce qu'il croyait devoir faire. Il a donné une bonne leçon aux aveugles, et maintenant qu'on l'a condamné à mort, il ne veut rien demander, rien solliciter, il mourra, voilà tout. C'est un homme !

Puisse l'exemple que donne cet homme de courage corailien, d'énergie tranquille, susciter chez beaucoup qui furent victimes des machinations de policiers, une pointe de regret. Liabeuf est un brave garçon, il a droit à toute notre sympathie. On ne saurait le dire trop haut.

Eugène Péronnet.



ON VA REFORMER

Notre grand ministre a fait officiellement connaître un non moins grand programme de réformes... que Dupuy ou Méline pourraient signer des deux mains.

Voici ce qu'en dit Le Socialisme :

« Aux conservateurs, il promet une vague réforme administrative et l'étrangement du projet d'impôt sur le revenu.

« Aux blocards, il annonce énigmatiquement « des dispositions législatives pour sauvegarder l'école laïque ».

« Et si l'on s'efforce de chercher quelque précision dans le long factum gouvernemental, on dégage quelques points :

« 1^e Le ministère est sournoisement hostile à la R. P. ;

« 2^e Les fonctionnaires seront muselés ;

« 3^e Le trust de la métallurgie aura des cuirassés et les hommes d'affaires de grands travaux publics ;

« 4^e On rappellera les travailleurs au respect de l'ordre capitaliste, et s'ils sont sages, on leur montera le coup avec les ridicules panacées sociales du jauvin Biétry. »

Attendez que Guesde soit ministre, vous verrez comme tout ça changera.

LE PROLO FALLIERES

Un proléttaire, qu'est-ce que cela ? se demande M. Ch. Dupuy dans le Soleil. Les salariés, c'est tout le monde, depuis le président de la République jusqu'au caisseur de pierres.

Conclusion : le prolétariat, ça n'existe pas. Comme disait Gambetta : il n'y a pas de question sociale.

Les discours des trois nouveaux élus socialistes n'ont rien changé dans ces cercles volontairement obtus et tous les discours socialistes n'y changeront rien. Un nouveau Vaillant peut-être...

LA BONNE MINI:

Le Courrier du Parlement, par qui nous avons appris que deux parlementaires, les sénateurs Cadet et Petitjean, avaient découvert des mines d'or... en Auvergne, nous dit maintenant que la Société des Mines d'or d'Auvergne prospère, que des filiales sont fondées.

Le contraire surprendrait. Ladite Société savait ce qu'elle faisait en mettant deux parlementaires à la tête de l'affaire. Ces gens, passés maîtres en l'art de promettre la lune, se font un jeu de drainer la galette avec un truc de ce genre.

Comme l'électeur, le petit capitaliste est si bête.

Ce sont toujours là de bonnes mines à exploiter. Quant aux mines d'or... Au fait, nos sénateurs sont peut-être Auvergnats ? Nous demandons à connaître leur fiole. Avoir bonne mine, ça peut tenir lieu de bonnes mines, les circonstances aidant.

Avec ça et pas de scrupules...

L'INFAILLIBLE

L'Allemagne protestante ne flirte plus avec le pape. Songez donc, celui-ci, pour flétrir les « modernistes » comme il convient, ne s'est-il pas avisé de les comparer à ces chiens d'hérétiques, les protestants.

D'où grande colère d'iceux contre Son Infaillibilité. Rien ne va plus.

Pauvre pape. L'Italie ne se presse pas de lui rendre sa Rome : l'Espagne boude, la France grimace, l'Allemagne rompt les chiens : vers où se tourner, nom de Dieu !

Comité de Défense Sociale

AUX ASSISES !

En France, la justice est gratuite... à condition de se laisser condamner sans rien dire. Ce n'est pas, est-il besoin de le dire, l'intention des membres du Comité qui comparaîtront devant la Cour d'assises de la Seine le 4 juillet prochain. Ils compoient faire venir beaucoup de témoins et mener autour du procès toute l'agitation nécessaire. Cela coutera cher. Aussi, encore une fois, nous faisons appel à tous. Des munitions, camarades ! C'est pour triompher des tortionnaires galonnés et pour détruire Biribi et les Conseils de guerre.

Le trésorier du Comité est toujours Ardouin. Son adresse : 86, rue de Cléry, Paris (2^e arrt.)

Pour prendre date

C'est le 2 juillet 1909 qu'Aernoult a été assassiné, à Djenan-el-Dar, par ses chefs.

Le Comité a pensé qu'on ne pouvait laisser passer l'anniversaire du crime dans le silence et l'oubli. Aussi organisera-t-il pour le 2 juillet 1910, un grand meeting contre les bagnes militaires. Ce sera une occasion, pour le peuple de Paris, d'affirmer, deux jours avant leur procès, que les signataires du manifeste à BAS BIRIBI n'ont fait qu'interpréter la pensée populaire. Pour que tous puissent se joindre à cette manifestation, nous prions les syndicats, les sections du Parti socialiste et tous les groupes révolutionnaires de ne rien organiser pour le 2 juillet.

Pour Liabeuf

Lire dans la GUERRE SOCIALE de cette semaine de pathétiques et très intéressants articles consacrés à cette victime de l'odieuse police des mœurs.

POUR L'ENTENTE ANARCHISTE

façon si chaotique qu'aucun résultat appréciable n'en sortait ?

Je puis le dire en toute sincérité, je n'aurais pas espéré cette phrase, grosse de regrets pour les efforts stériles d'hier et pleine de vues nouvelles et fécondantes.

Il ne s'agit pas ici, pour nous, on le comprendra bien, de triompher sombrement et de vouloir méconnaître la valeur de propagande de ceux qui nous ont précédé. Nous nous plairons toujours à nous réclamer de Kropotkin et de Reclus, et de Grave et de Malat, nos « classiques » anarchistes, et c'est bien en nous souvenant d'eux tous que nous nous proposons de pratiquer le communisme d'action qu'ils nous ont indiqué.

**

Je reviendrai, la semaine prochaine, sur un article paru dans le Réveil de Genève il y a environ dix-huit mois, et qui a commencé, par ses critiques de la propagande anarchiste, à préciser en nous la notion de l'entente et des efforts coordonnés.

Jo dis fermement que ni l'une ni l'autre de ces réponses ne saurait satisfaire ceux qui, comme moi, estiment qu'il y a tout à gagner à ce que les anarchistes s'entendent et unissent leurs efforts pour des buts divers, mais toujours précis.

Je ne sais pas la pensée de Grave ni celle de Pierrot. Ils sont pour l'entente, mais ils ne nous disent pas ce que peut être cette entente telle qu'ils la conçoivent. Ils sont pour l'organisation, mais ils ne nous disent pas comment elle peut devenir un fait et où elle devra s'arrêter pour ne pas risquer de perdre son caractère anarchiste.

J'ai grand peur que toutes ces préoccupations, respectables philosophiquement parlant, ne nous conduisent à rien — sinon à faire de nous des « discuteurs », comme dit Grave.

Nous jouons sur les mots

Des centralisateurs et des directeurs, j'en vois partout où il y a des gens d'initiative et de compétence.

Il y a eu des centralisateurs et des directeurs à l'En-dehors, à la Revue anarchiste, comme il y en a eu à La Révolte, au Père Peinard, comme il y en a aux Temps Nouveaux et comme il va y en avoir à l'Imprimerie Communiste l'Espérance, sur laquelle nous fondons de si grands espoirs.

C'est puéril ou par trop modeste de se défendre d'être un centralisateur et un directeur quand on a mis sur pied une besogne quelconque et que l'on s'acharne à lui consacrer son temps et même à lui sacrifier son repos.

Vous me faites, camarade Grave, et vous, camarade Pierrot, l'effet d'être deux centralisateurs d'idées et deux directeurs d'action et je vous confesse que je ne m'en suis jamais irrité et que je ne commencerai pas aujourd'hui.

Les anarchistes se seraient depuis longtemps débarrassés de votre tutelle s'ils l'avaient trouvée mauvaise. Or, il n'y a point de journal que nous ne lisions avec autant d'attention que Les Temps Nouveaux et il n'y a point de conférences qui soient autant suivies que celles des T. N.

Qui, j'entends bien que vous n'obligez personne à vous lire et à vous entendre, mais vous m'accordez bien que cette direction toute morale et intellectuelle que vous exercez sur nous n'en est pas moins une direction. On en trouve surtout la preuve dans ce fait que vous savez incriminer fortement les tendances qui vous semblent schismatiques.

Ceci dit, et dit sans aucune acrimonie, qu'on veuille bien me laisser écrire que nous sommes en plein désarroi, en pleine confusion. Nous cherchons des anarchistes sachant ce qu'ils veulent et comment ils le veulent, et nous ne les trouvons pas. Et il ne faut pas voir qu'

tre part que dans ce désordre intellectuel les raisons de désaffection de quelques-uns pour la propagande anarchiste intégrale.

C'est le besoin d'action méthodique qui a enlevé naguère aux *Temps Nouveaux* quelques-uns de ses collaborateurs, aujourd'hui ouvrières sans trop savoir pourquoi ni comment.

C'est le besoin d'action méthodique qui conduit un anarchiste comme Charles-Albert vers le *Parti Révolutionnaire*.

Charles-Albert aurait-il cessé de « s'ignorer ». En ce cas, il est intéressant de savoir pourquoi et comment ; et nous gagnerions peut-être quelque chose à un débat qui nous éclairerait sur nous-même.

Nous sommes quelques-uns qui, voulant continuer l'intégrale propagande anarchiste-communiste, ne craignons pas de dire que, pour les actions d'ensemble dont nous sommes partisans, il faut des directeurs et des centralisateurs.

On n'a jamais rien fait sans cela nulle part.

Mais nous ne « déléguons » pas aux pouvoirs.

Nous voulons, comme le veut Bertoni et comme vous le voulez vous-mêmes, susciter des initiatives et les développer par le libre-examen et la critique.

Nous n'entendons pas étouffer les gens par des statuts et l'imposition d'un minimum de discipline.

Entre qui veut, discute qui veut, sort qui veut.

Au désordre intellectuelle des groupes — qui n'est pas un mot — nous voudrions substituer la méthode et l'esprit de suite. Nous voudrions rallier à la Morale Anarchiste ceux qui l'ont oubliée parce qu'ils ne sont que des hommes et par conséquent des victimes. Nous voudrions, par une étude conscientieuse de la question, établir pour tous la possibilité d'une société à base communiste et mettre un terme aux insupportables et néfastes spéculations philosophiques et métaphysiques.

Nous disons que l'éducation n'est rien sans l'action.

Nous disons que le meilleur facteur de l'éducation c'est l'action.

Nous disons que s'il y a des individus doués heureusement pour venir spontanément à la pensée et à la morale anarchiste, il y en a d'autres, un monde, qui ne peuvent être gagnés que par l'élan des premiers et la contagion de l'exemple.

Nous voudrions, en un mot, que les anarchistes ne soient pas sans influence sur la vie sociale comme ils le sont en ce moment et depuis trop longtemps. Et nous avons, dans ce but, accueilli de courir les risques que courrent infailliblement tous ceux qui proposent un système. Car c'est là le plus caïd de notre tort : nous avons proposé un système.

Quand même, nous restons partisans d'une entente anarchiste, d'une organisation, avec tout ce que comporte et l'entente et l'organisation, c'est-à-dire un groupe de camarades pouvant s'occuper d'étudier en commun et de près-telle et telle question et d'alimenter la propagande des autres du résultat de leurs études.

A chaque instant, nous entendons dire : « Je ferai bien ceci et cela, mais je n'ai pas le temps. »

Le groupe anarchiste, la causerie anarchiste servent de distraction. Nous y allons parce que nous ne sommes pas des gens de café, de concert ou de cirque — encore que nous trouvions souvent tout cela dans le groupe. — Mais sorti du groupe, c'est fini, bien fini. On a discuté entre soi, on est satisfait d'avoir essayé de faire danser son ours, on va se coucher.

...Et ça recommence deux jours après.

Evidemment, nous ne sommes pas contents de cela, et Charles Albert, qui ne va guère dans les groupes, mais qui sent par répercussion tout ce qui s'y passe, à raison de n'en être guère content non plus.

Pourquoi nous dissimuler que c'est nous-mêmes qui avons créé le *Parti révolutionnaire* de demain par notre désintéressement des propagandes méthodiques et actives ?

Si j'ouvre les feuilles amies de province — elles sont rares — je vois que l'on y éructe ou que l'on y louange le futur Parti sans raisons préemptoires d'un côté comme de l'autre. Mais ceux qui l'éreintent — et qui, par conséquent, sont plus près de mon esprit — n'apportent rien, en revanche, et me semblent des coupeurs de cheveux en quatre des scholastiques et surtout des impuissants.

Nous restons à égale distance de ceux-là et des autres.

Si nous avons eu l'idée d'un terme comme : « Alliance communiste anarchiste », c'est que nous désirions rallier d'abord les anarchistes, quitte, ensuite à laisser de côté l'étiquette si elle menaçait d'être gênante et de demeurer incomprise pour mener telle-et-telle campagne.

Pierrot propose une sorte de fusion des causeries anarchistes. Excellente idée, elle a trop été mon désir pour que je n'y applaudisse des deux mains... mais, qu'en sortira-t-il ? pas grand chose : — Je n'ose écrire : rien,

et j'ai bien le droit de dire que ce rien n'est pas assez pour mon impatience, notre impatience.

Nos critiques de l'un et de l'autre côté ne nous apportent aucun argument qui vaille, en présence de ce désir : d'une part qu'il faut continuer la propagande anarchiste intégrale, et, d'autre part que l'action anarchiste présente est absolument nulle.

Je ne pense pas que l'on se satisfasse qu'une fois tous les dix ou vingt ans un Bertoni vienne asticoter les camarades de la C.G.T.

**

Et tenez, mettons que je n'ai rien dit, rien critiqué, rien proposé.

Je ne poserai qu'une question, deux questions :

Exerçons-nous présentement une influence sur la vie sociale ?

Avons-nous par notre presse, par notre action, le rang que nous devrions avoir dans la Société ?

Georges Durupt.



Se renouveler ou mourir, — renouveler ses idées, ses formules, ses méthodes et ses pratiques, ou n'être plus bientôt qu'un de ces *sepulcres blanchis* qui sont beaux à l'extérieur, mais qui..., vous connaissez la suite, — voilà le dilemme impérieux qui se pose à l'anarchisme avec plus d'insistance aujourd'hui que jamais et dont quelques anarchistes semblent enfin vouloir sortir. C'est du moins ce qui ressort à des degrés divers de plusieurs manifestations récentes : la campagne du Comité antiparlementaire, par exemple, ou encore certains articles d'Almerayda dans la *Guerre Sociale*, et surtout la lettre si nette que vous avez eue de Charles Albert, et à laquelle j'ai été très heureux d'applaudir.

Tout ceci semblerait indiquer non seulement un certain détachement des attitudes anciennes et du vain bavardage scolaire d'autan, mais encore et surtout un désir, une volonté de transporter l'anarchisme du terrain de l'idéologie (d'autres disent de la phraséologie) sur celui de la réalité. L'anarchisme commencerait-il à se lasser de l'avis de Grave et de Pierrot. L'*antibibisme*, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est le rayon du Comité de défense sociale, — lequel n'a d'autre tort, à mes yeux, que de porter un nom qui dit exactement le contraire de ce qu'il veut dire.

Ainsi donc, quelle que soit la tâche spéciale que vous vous assigniez, partout vous risqueriez de faire double emploi.

Il vous reste, me direz-vous, la *propagande anarchiste*. Mais quel est l'anarchisme que vous propagez ? Notre libre anarchisme syndicaliste ou l'anarchisme « éducationniste », tout imprégné d'individualisme, de Pierrot, de Grave et même — *mutatis mutandis* — des rédacteurs de *L'anarchie* ? L'anarchisme insurrectionnel de Malato ou l'anarchisme éclectique de Faure ? L'anarchisme sentimental et magnifiquement moral de Reclus ou l'anarchisme fédéraliste et révolutionnaire de Kropotkin ? L'anarchisme esthétique de Mesnil ou l'anarchisme socialiste et proétarien de Malatesta ? Je vous défié, hélas ! de trouver la formule susceptible, non pas de fondre (c'est impossible), mais de solidariser toutes nos divergences, d'organiser notre chaos !

L'anarchisme se débat depuis des années dans une impasse obscure dont il s'entête à ne pas sortir. Son épaissement, son impuissance, sa caducité, sautent à tous les yeux. Lui, met son orgueil à ne pas réagir, à ne pas reconnaître qu'il a pu se tromper. Le mal ne peut que s'aggraver chaque jour davantage. Seule pourrait le sauver la *révision minutieuse et loyale*, la *révision théorique* dont parle Charles Albert et dont nos anciens ne veulent à aucun prix.

Que faut-il donc faire ?

Il faut, individuellement, sortir de l'impasse, en tâchant d'entrainer avec nous le plus d'amis possible. Le tort le plus grave de l'*Alliance* c'est précisément d'y rester et c'est pourquoi j'ai la conviction absolue que vous ne pourrez rien faire. J'aime mieux Charles Albert qui propose de fonder, hors de l'impasse, en pays neutre, un grand parti socialiste révolutionnaire. Mais à la solution de Charles Albert qui n'est pas sans inconvénients, je préfère encore, et de beaucoup, celle du syndicalisme révolutionnaire.

C'est par le syndicalisme révolutionnaire et par lui seul, que l'anarchisme revivra !

eut fallu surtout lui opposer la négation pratique de l'*action directe*, non parlementaire, du prolétariat organisé, — du prolétariat faisant ses affaires lui-même et guéri des politiciens !

Au socialisme politique, il fallait opposer le socialisme syndical, le socialisme ouvrier.

C'est ce qu'a fait, à défaut des anarchistes, la classe ouvrière elle-même ; et son activité a eu son expression dans le *syndicalisme révolutionnaire*. C'est pourquoi quelques anarchistes dissidents, dont je suis, voient dans le syndicalisme révolutionnaire un *anarchisme pratique*, plus complet, plus effectif, plus réel que celui des théoriciens. En allant au syndicalisme, j'affirme que nous n'avons pas rétrogradé, mais progressé.

Ce qui caractérise, vous le savez, le syndicalisme, c'est qu'il attribue (et ce n'est pas là une idée de l'esprit, mais une constatation de fait), c'est qu'il attribue, dis-je, aux syndicats professionnels, formations naturelles et spontanées de la révolte ouvrière, une puissance sociale une capacité révolutionnaire autrement grande que celle des partis politiques, même les plus avancés.

La place des anarchistes est dans les syndicats et les Bourses du travail, dont ils doivent constituer les éléments d'avant-garde, l'élite militante. (Je ne parle pas, bien entendu, des non-prolétaires qui sont et resteront des êtres d'exception). Que peuvent-ils faire de plus, groupés séparément dans une *Alliance* ? La suppression du salariat, l'abolition des classes ? Mais c'est le propre but du syndicalisme, son objet essentiel : je vous renvoie à l'article premier des statuts de la C.G.T., et au texte de la motion d'Amiens qui sont d'éclaircissement au dit article.

La lutte contre l'Etat ? Mais vous savez bien que le syndicalisme l'engagée aussi : toute lutte économique est, par ricochet, une lutte contre l'Etat. En fait, l'Etat bourgeois n'a été mis en échec que par le syndicalisme. Que rez-vous de plus que n'ont fait les postiers, que ne ferait demain une grève générale des cheminots ?

Vous proposez une campagne contre Biribi. Maigre alimenter pour nourrir l'activité de tout un parti. Ici je suis de l'avis de Grave et de Pierrot. L'*antibibisme*, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est le rayon du Comité de défense sociale, — lequel n'a d'autre tort, à mes yeux, que de porter un nom qui dit exactement le contraire de ce qu'il veut dire.

Ainsi donc, quelle que soit la tâche

spéciale que vous vous assigniez, partout vous risqueriez de faire double emploi.

Il vous reste, me direz-vous, la *propagande anarchiste*. Mais quel est l'anarchisme que vous propagez ? Notre libre anarchisme syndicaliste ou l'anarchisme « éducationniste », tout imprégné d'individualisme, de Pierrot, de Grave et même — *mutatis mutandis* — des rédacteurs de *L'anarchie* ? L'anarchisme insurrectionnel de Malato ou l'anarchisme éclectique de Faure ? L'anarchisme sentimental et magnifiquement moral de Reclus ou l'anarchisme fédéraliste et révolutionnaire de Kropotkin ? L'anarchisme esthétique de Mesnil ou l'anarchisme socialiste et proétarien de Malatesta ? Je vous défié, hélas ! de trouver la formule susceptible, non pas de fondre (c'est impossible), mais de solidariser toutes nos divergences, d'organiser notre chaos !

L'anarchisme se débat depuis des années dans une impasse obscure dont il s'entête à ne pas sortir. Son épaissement, son impuissance, sa caducité, sautent à tous les yeux. Lui, met son orgueil à ne pas réagir, à ne pas reconnaître qu'il a pu se tromper. Le mal ne peut que s'aggraver chaque jour davantage. Seule pourrait le sauver la *révision minutieuse et loyale*, la *révision théorique* dont parle Charles Albert et dont nos anciens ne veulent à aucun prix.

Que faut-il donc faire ?

Il faut, individuellement, sortir de l'impasse, en tâchant d'entrainer avec nous le plus d'amis possible. Le tort le plus grave de l'*Alliance* c'est précisément d'y rester et c'est pourquoi j'ai la conviction absolue que vous ne pourrez rien faire. J'aime mieux Charles Albert qui propose de fonder, hors de l'impasse, en pays neutre, un grand parti socialiste révolutionnaire. Mais à la solution de Charles Albert qui n'est pas sans inconvénients, je préfère encore, et de beaucoup, celle du syndicalisme révolutionnaire.

C'est par le syndicalisme révolutionnaire et par lui seul, que l'anarchisme revivra !

Amédée Dunois.

La Fête annuelle

de « La Ruche »

Par suite d'une circonstance tout à fait imprévue, la fête annuelle de La Ruche, que nous avons dernièrement annoncée pour le dimanche 31 juillet, est reportée au dimanche suivant : 7 aout. Cette date du dimanche 7 aout reste fixe.

Encore une fois, nous prions tous les amis de ne rien organiser pour ce jour-là.

Sébastien Faure.

PROPOS D'UN PAYSAN

LA R. P. ET LE SCRUTIN DE LISTE

La R. P. et le scrutin de liste

Il pleuvait « comme qui la jette » et je m'ennuyais à 25 francs de l'heure, quand je vis rappliquer le voisin Falourd.

Il posa son riflard, secoua un brin la boue de ses sabots, puis tout de go il me fit : Tu sais pourquoi je viens, Barbastou ?

— Mais pardine, répondis-je, si je le sais, mon vieux, tu viens pour discuter... eh bien, à merveille... le temps te permet.

— Figure-toi que j'ai réfléchi depuis notre dernier entretien. Tu m'as dit qu'avec le scrutin de liste panaché de proportionnelle je voterais comme un nigaudin, pour des types que je ne connaîtrai ni d'Adam, ni d'Eve. Et après ? ce n'est pas pour des hommes que nous votons, nous les socialistes, mais pour des principes. Ainsi Compère-Morel, qui est de l'Oise, a été élu dans le Gard ; le breton Cachein a essayé de se faire élire à Uzès, après avoir échoué à Béziers ; Myrens que j'ai connu à Sarlat est député du Pas-de-Calais. Ce n'est pas pour le citoyen, un tel, que nous votons, mais pour la Sociale.

— Ta ta, ta, mon pauvre Falourd, les idées des députés, c'est de la blague. L'élection, c'est la course à l'assiette au beurre. Pour que le populo obtienne quelque chose d'un député, il faut qu'il ait les moyens de le forcer à faire la dite chose. Avec le scrutin d'arrondissement, le député est un peu sous la coupe des électeurs, non pas pour les transformations que tu rêves, toi, socialiste à demi conscient, mais pour mille fantaisies qui sont au détriment de tous : distribution de places, annulation de procès verbaux, exonération des périodes militaires, questions de chasse, etc, etc. Les députés craignent le blackboulage, c'est pour eux le commencement de la sagesse.

Aussi, après s'être faits les commissionnaires des électeurs influents, tu les vois la dernière année de la législature, se dépêcher — comme un chien qui lave des tripes — à brasser réformes sur réformes pour avoir l'air de tenir les promesses faites pendant la période électorale.

Avec le vote pluriominal, les députés échapperont à cette hantise géante du blackboulage. Les députés du scrutin de liste choisis par les grands journaux capitalistes qui ne leur marchanderont pas la pommade et élus par de lointains électeurs, ne prendront pas des mitaines pour tenir les dits électeurs le bec dans l'eau ; ils trahiront leurs idées sans autre forme de procès.

— Là je t'arrête, mon vieux copain. Pourquoi veux-tu, si tu admets qu'on puisse blackbouler un beurre-galette arrondissement, qu'on ne puisse blackbouler toute une liste.

— Par la simple raison, ami Falourd, qu'il y a plus de possibilité de remuer un arrondissement qu'un département. Je sais que cette fois-ci, en Lot-et-Garonne, une tapée de candidats ont été élus sans le concours des grands journaux de la région, avec des petits canards qu'ils envoyoyaient sous bande à tous les électeurs. Il leur sera difficile d'opérer de la sorte pour tout un département.

Du reste, les Jean-foutre de parlementaires et les capitalistes, leurs patrons, ont plus d'un tour dans leur sac à malice. Ils ont trouvé encore pour échapper à l'électeur, parfois canulant, un truc tout puissant et pas trop bête : le renouvellement par tiers.

De cette manière, pas de consultation générale du pays, comme ils disent dans leur charabia politique ; un tiers de la France sera seul appelé à donner son avis, on élira tous les deux ans 200 députés sur 600.

Et ces 200 députés pourront te promettre plus de beurre que de pain, sûrs qu'ils seront que les quatre cents autres, sans compter les sénateurs, seront toujours là pour enrayer la machine.

Et comme, à la dernière année de mandat, ils se seront décarcassés pour voter les plus mirobolantes réformes, ils pourront toujours dire : « Ce n'est pas notre faute, si les deux autres tiers n'ont pas voté comme nous. »

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libétaire », c'est de lui faire des abonnements.

"L'ESPÉRANCE"

Le 25 juin prochain s'ouvrira à Paris, dans le XVII^e arrondissement, 3, rue de Steinkerque, l'*« Espérance »*, imprimerie communiste révolutionnaire.

Fondée, grâce à l'apport financier d'un camarade, et administrée par des militants, l'*« Espérance »* ne se présente pas comme une quelconque entreprise commerciale, exploitée pour le bénéfice personnel et exclusif de ses propriétaires, mais comme l'œuvre désintéressée de propagandistes préoccupés, avant tout, d'apporter à l'action révolutionnaire un sérieux et actif concours.

« L'Espérance » imprime tout !

L'*« Espérance »* sera en mesure d'exécuter toutes les commandes. L'importance, le choix de son outillage et la compétence spéciale de ceux qui assureront l'exécution des travaux, lui permettra d'effectuer tout ce qui lui sera confié, tels que prospectus, affiches, journaux, brochures, revues, livres, et cela, avec tout le soin et la célérité désirables.

Ennemi de la censure s'exerçant d'ordinaire sur les textes à imprimer dans les imprimeries capitalistes, l'*« Espérance »* aura pour mobile et seul guide l'intérêt de la Propagande. Ainsi comprise, quels services une imprimerie comme l'*« Espérance »* est-elle appelée à rendre à la Propagande, et quelle force ne peut-elle pas devenir aux mains des groupes d'avant-garde !

« L'Espérance » au service de la propagande.

L'*« Espérance »* travaillera pour tout le monde et pour le compte des particuliers et pour celui des groupes ; pour toutes les œuvres ayant ses sympathies et pour le commun des citoyens, c'est-à-dire qu'à qu'à côté des productions concernant la propagande d'émancipation l'*« Espérance »* accomplit tous travaux de commerce et de publicité qui lui seront offerts.

Ces travaux, de même que les commandes des militaires isolés seront exécutés aux tarifs ordinaires et dans des conditions au moins égales à celles des grandes imprimeries parisiennes.

Mais l'*« Espérance »* — et c'est là son originalité et ce qui doit lui assurer l'aide constante de tous ses amis, — ne prélevera aucun bénéfice sur les travaux exécutés pour le compte des groupements qui, sans récupérer par la vente, leurs frais d'impression, mènent bataille contre l'ordre ou plutôt contre le désordre bourgeois.

Il va sans dire qu'il s'agit de groupements dont l'*« Espérance »* aura reconnu la valeur et l'utilité.

Dans cet ordre entrent par exemple le Comité de Défense sociale et les divers Comités constitués pour la salut de certaines victimes de l'organisation capitaliste : Comité pour la défense des victimes de la répression espagnole, etc.

Pour ces groupes l'*« Espérance »* s'engage dans la mesure du possible, à effectuer leurs travaux au prix strict de revient, toute la main-d'œuvre nécessaire — pour ces travaux — étant fournie gratuitement à titre de contribution personnelle à l'œuvre desdits groupements.

L'*« Espérance »* n'emploie d'ailleurs, que des camarades assez conscients pour accepter à l'avance de donner un peu de leur temps pour la propagation de nos idées.

Ces camarades seront rémunérés — en temps ordinaire — au tarif syndical.

« L'Espérance » et son but.

Le but principal de l'*« Espérance »* est la production, à grand tirage, de brochures à distribuer.

L'importance de ces éditions sera subordonnée aux bénéfices réalisés dans le travail commercial, lesquels bénéfices seront exclusivement affectés à ce travail.

« L'Espérance » se recommande à tous !

Nous jugeons oiseux d'insister sur l'importance et l'utilité de notre entreprise pour l'Action Révolutionnaire.

C'est, maintenant, à tous ceux qu'elle intéresse, à en assurer la prospérité et la durée.

Nous avons du matériel et du personnel. Il nous faut maintenant beaucoup de travail.

Que tout camarade, ayant besoin des services d'un imprimeur, délaisse les exploitations capitalistes et s'adresse à nous.

Chaque commande faite par toi à l'*« Espérance »*, ami connu ou inconnu, que notre initiative séduit, outre qu'elle aura permis à un certain nombre de tes camarades de se libérer du patronat, contribuera à amplifier l'action de nos groupes et à leur assurer de plus fréquentes et de plus belles victoires !

L'administrateur-délégué : MARTIN.

Le Conseil d'administration : Miguel Almereyda, — René Dolié, — Georges Durupt, — F. Marie, — Louis Matha, — Emile Tissier.

BRIGANDAGE LÉGAL

Le frère de notre inoubliable camarade Ferrer a pu rentrer dans sa demeure de « Mas Germinal », moyennant une caution de 2.000 pesetas. Il était accompagné de plusieurs représentants de l'autorité et de quelques parents, et voici le récit qu'il a donné au *« Réveil de Genève »* de l'acte de remise qui lui a été fait :

« ... L'impression que nous avons eue en entrant a été terrible. Les moins intéressés poussèrent un cri d'horreur. Imaginez une maison de campagne livrée à une bande de brigands.

J'ai trouvé une grande partie du sol décarrelé ; les murs piqués ; le toit percé, permettant l'entrée de la pluie qui nous mouilla comme au dehors. Enfin, on a laissé la maison inhabitable.

« Avant tout, je dois faire remarquer que j'étais sorti de « Germinal », avec ma famille, pour l'exil, le 29 août, et l'inventaire n'est effectué qu'au 15 septembre.

« J'ai trouvé tous les meubles déplacés ; les chaises jetées à terre ; les ustensiles d'usage cassés, et également épars sur le sol.

« Au moment de ma sortie de « Germinal », j'avais à la maison, dans un petit sac, 110 livres sterling, résultat des économies que j'avais rapportées de l'Australie ; en outre, il y avait aussi dans une petite boîte, de 130 à 150 pesetas. Quand je suis rentré chez moi, je n'ai trouvé que 22 centimes en monnaie espagnole.

« Tous les portraits, petits et grands, de mon frère, avaient disparu ; le plus grand d'entre eux était tout déchiré et son cadre brisé !

« Il y avait aussi cinq grands tonneaux tout pleins de vins ; il n'en reste qu'un peu pour échantillon.

« Le 20 août il y avait au « Mas » 92 personnes ; au moment de l'inventaire il n'en restait que 58 ; aujourd'hui, il n'en reste plus une seule. »

Le Faune dansant

La vague ondule mollement ; la lumière Sur l'onde se balance ; les genêts d'or Soufflent leur chaude haleine, et là derrière Une oréade, puis une autre, une autre encor, Fleurissent les buissons de leurs prunelles claires.

A vous les battements de mes cils, de mon cœur A vous ces longs baisers ; à vous ces grappes, Ces guirlandes, ces muscles et ces fleurs. A tout mon âme, à tout mes ardeurs innombrables !

Sur deux pieds dressez-vous, bouquetins ! Allez et venez noblement, colombes, Nymphe, nouez vos bras, nouez vos mains, Et dansez. Dansez vagues, dansez ormes, Dansez tous ! Dansez ! Sur ce globe on est si bien !

O Terre ! l'onde bondit vers toi, et les veines Rythme plus fort la joie de vivre comme un dieu. Et tourbillonnent les palombes, et, soudaines, Les chèvres en folie font des sauts furieux... La forêt tourne, et les rocs, et la mer, et les cieux !

O millier de dards amoureux ! Sang qui délire ! Alcools ! Explosion d'âme dans le Tout ! La vie est tout ! Et mourir, après tout, C'est cuver à jamais une ivresse de vivre !

G. BESSÈDE

La Conférence Bertoni (1)

Il faut se pénétrer de l'idée de révolutionnaires, de diriger tous leurs efforts vers l'expropriation si redoutée des maîtres et des possédants. Expropriation qui nous donnera ce que nous n'avons jamais eu : la liberté et la justice, conditions essentielles de notre bonheur.

C'est donc l'œuvre des véritables révolutionnaires de contester le droit du patron de nous exploiter et non des conditions dans lesquelles il nous exploite.

Or, le syndicalisme ne lutte pas contre le privilège de propriété, il ne discute même pas l'idée de propriété qui est la base fondamentale de la Société.

Cette besogne que les syndicalistes ne font pas, les anarchistes doivent la faire dans les syndicats. L'essentiel est d'amener tout le monde à penser, à réfléchir et à agir.

Tant que le calme dure, tout va bien, aucun mécontentement ne surgit, alors qu'au contraire la foule, peu encline à s'intéresser aux questions sociales, constate, en période révolutionnaire, qu'il y a bien du mauvais dans la société ; des griefs se précisent à chaque instant davantage. De plus, une atmosphère spéciale imprègne les individus, développe leur compréhension.

Nous devons créer ces situations révolutionnaires, ou les étendre et les amplifier. Les grèves partielles, qui parfois sont dé-

(1) Voir le *« Libertaire »*, no 32.

terminantes de situation révolutionnaire, nécessitent un effort épique et bien souvent elles ont lieu au milieu d'une totale indifférence. Orientons notre action vers la Grève Générale Révolutionnaire, qui rendra possible l'Expropriation.

C'est donc l'œuvre des véritables révolutionnaires, de diriger tous leurs efforts vers l'expropriation si redoutée des maîtres et des possédants. Expropriation qui nous donnera ce que nous n'avons jamais eu : la liberté et la justice, conditions essentielles de notre bonheur.

Nous sommes satisfaits que Bertoni ait ainsi exposé sa façon de penser sans détour, comme sans phrases à effet ; tout cela avec une évidente bonne foi. On peut regretter cependant que notre camarade n'ait pas été plus documenté sur le syndicalisme en France et, par cela même, ait pu produire une pénible impression à quelques syndicalistes sincères. Ceux-ci oublieront, il est vrai, que pour empêcher la diminution d'une idée, il faut être absolument parfois, avoir une haute dose d'idéisme toujours, et ne pas se laisser embarrasser par un opportuniste déplacé.

Dans le syndicalisme, il y a souvent loin du mot à la chose. Les principes demeurent souvent lettre morte, car on confond les moyens avec le but, on délaissant celui-ci, pour ne s'occuper que de ceux-là.

Néanmoins ce serait faire montre d'un grossier parti-pris, si nous ne reconnaissions pas que le syndicalisme en France marche dans la voie que Bertoni appelle : la conception anarchique du syndicalisme.

Celui-ci va à la décentralisation, à l'autonomie (fédération de métiers). Des syndicalistes se sont déclarés ennemis des subventions et ils l'ont prouvé ; mais n'étant

sent, dans les détails de cette accusation, — c'est affaire au jury, s'il le juge utile, — je dirai seulement que le sentiment que nous éprouvions de cette première séance fut, que l'accusation ne tenait pas debout ; et ce sentiment fut partagé par presque tous nos camarades. Et maintes fois, au cours de son exposé, des protestations s'élèveront contre la façon par trop jésuite dont M. Dragu interpréta les textes des journaux.

On s'expliquera l'acharnement de M. Dragu à maintenir, en dépit de l'absence de preuves, son accusation, si l'on songe qu'il espère devenir dans le parti socialiste roumain un second Raczkowski, le grand pontife des socialistes démocrates.

Pour cela une action d'éclat, était nécessaire, il fallait se poser en sauveur des syndicats ouvriers et du parti, et il n'a cru devoir qu'arriver qu'en remplissant le rôle de Bourzeff... avec ces différences, toutefois, que lorsqu'un accusé russe est reconnu innocent, Bourzeff avoue loyalement s'être trompé ; et que Bourzeff n'a jamais tenté de faire extrader et condamner un anarchiste en le dénonçant à la justice de son pays.

Car c'est ici que M. Dragu et son acolyte deviennent réellement malpropres. Je vais montrer qu'ils ont publié de faux renseignements, en Roumanie, pour faire arrêter et condamner Reichmann.

De quoi s'agit-il donc ? Tout simplement de forcer le gouvernement roumain *actuel* à faire extrader Reichmann et à le juger comme complice de l'attentat de décembre 1909. Reichmann, on le sait, avait déjà été arrêté et relâché, faute de preuves, après dix-huit jours de détention. Mais si des preuves de sa participation étaient fournies au gouvernement, celui-ci ne pourrait faire autrement que d'agir ; puis au cours du procès, M. Dragu et ses amis se seraient fort d'imputer la police de sûreté et le gouvernement de M. Bratiano ; et par suite de remplacer, aux élections, ce gouvernement détesté par celui du démocrate Také Sonescu, ce qui prêterait à son parti... et à lui-même.

Tel est, très brièvement, le calcul politique sur lequel se base l'affaire Reichmann.

H. Lantz.

Je dirai maintenant quelques mots sur le fond même de l'accusation.

A la première lecture, les articles du *Courrier Européen* semblent un formidable amoncellement de preuves. Mais si on analyse avec un peu d'attention, on s'aperçoit qu'aucun des faits n'est probant. Il n'y a partout qu'interprétations et hypothèses, dont, seule, la systématisation et le regroupement donnent une apparence de solidité. Ce fait s'explique si l'on songe que M. Dragu est un ancien magistrat, habitué, par conséquent, à torturer les phrases pour les faire entrer dans sa thèse. En somme, pas de preuves ; voilà ce que nous lui avions déjà reproché la première fois que nous l'avions vu ; il nous avait promis des preuves nouvelles, mais à la première et à la seconde séance du jury, il ne fit que répéter ses articles du *Courrier* ; de nouvelles preuves, pas l'ombre. Je ne veux pas entrer à présent

.. (4 suivre.)

L'Affaire Reichman

(SUITE)

Toutefois, devant l'indignation des assistants, M. Dragu rétracta ses prétentions ; accepta la constitution d'un jury d'honneur chargé de rendre un verdict et déclara de soumettre à la décision du jury, quelle qu'elle soit ; acceptant également, comme conséquence logique, que ce jury tiendrait les séances privées, et s'engageant, sur l'honneur, à ne rien révéler de ce qui se dirait dans ces séances privées. Toutefois, M. Dragu se réserva, au cas où le jury reconnaîtrait l'innocence de Reichman, le droit de convoyer à nouveau le jury, le jour où un fait nouveau militerait contre Reichman ; ce qui fut unanimement accepté. Ceci démontre qu'il ne s'agissait plus de faire une réunion où chacun aurait à se faire une opinion, individuellement, qu'il pourrait à volonté utiliser, mais d'un véritable jury d'honneur chargé de statuer collectivement sur le cas Reichman.

De nombreux camarades, qui assistaient à cette séance (nous étions peut-être une vingtaine) peuvent témoigner publiquement de la vérité de mon témoignage. On voit donc combien MM. Dragu et Eftimiu mentent ignoblement, lorsqu'ils affirment, dans le *« Matin »* du 30 mai, et dans la *« Humanité »* du 31 mai, que le jury n'avait aucune qualité pour rendre un verdict. Cette affirmation singulière avait déjà été publiée par eux dans l'*« Adversaire »* du 14/27 avril, où lit ces lignes (que j'extrais d'un article de ces messieurs) : « Nous ne croyons pas être faux prophètes en affirmant qu'aucun des membres français du jury ne prendra la défense de l'agent de Panaitescu, tellement convaincantes ont été les preuves, apportées contre lui, et tellement compromettantes furent les déclarations qu'il a fait lui-même devant le jury... »

C'est assez net ; ils ont l'air d'être très convaincus que le jury leur donne entièrement raison ; mais, au fond, ils n'en croient pas un mot, car, dans le même article, on lit : « ... le jury n'est pas appelé à rendre une décision collective, mais existe purement et simplement pour que ses membres se forment une opinion individuelle ». Les trois membres nommés par l'accusé furent : L. Perceau, H. Amoré et E. Murman ; ceux nommés par les accusateurs : B. Lazareanu, J. Schwarz et Mony Sabin. Le

« la C. G. T. va désormais être représentée officiellement au Parlement. » Les tristes individus qui, à l'exemple des anciens social-démocrates à la Guerre ou à la Jaurès, se mêlent au mouvement ouvrier pour y piper finalement des suffrages seront, espérons-le, rapidement flanqués à la porte des syndicats. Il est inutile de penser qu'à près toute la propagande faite par la C. G. T. pour mener la lutte exclusivement sur le terrain économique, une pareille infiltration politique puisse encore se produire. Il doit y avoir là un vice de constitution sérieux que les anarchistes feraient bien d'examiner. Enfin au lieu d'assister bénêtement aux candidatures de tous les Dumas, Lavaud, Lauché, et autres sous-Niel, le meilleur service qu'ils pourront rendre à l'organisation ouvrière sera désormais de tomber ferme et dru sur tous les politiciens, et ceci non seulement en dehors du syndicat, mais au syndicat même, autant qu'à l'atelier, au restaurant, dans la rue, dans les meetings.

C'est très bien de dire que l'antiparlementarisme seul n'est pas une solution à la situation qui est faite aux travailleurs dans la société. Aussi apprenons-nous constamment au peuple à acquérir une force active, révolutionnaire. Mais cette force ne doit point être déléguée. Le parlementarisme est par excellence une méthode bourgeoise de régir la société. La civilisation que nous travauillons à établir — la civilisation basée sur les travailleurs — n'en doit pas être affectée, sous aucun prétexte. Et combattions comme des bourgeois ceux qui veulent faire les députés. L'antiparlementarisme est un principe essentiel du syndicalisme révolutionnaire et fédéraliste. Les syndiqués anarchistes devraient être les derniers à l'oublier, car le mouvement ouvrier n'a de signification que s'il vise à établir une rupture complète entre les institutions de la société bourgeoise et les producteurs.

Dans la grande famille

NIMES

Après la mutinerie du 24^e, il fallait des « sanctions ». Voici celles que vient de prendre l'autorité militaire. Quatre réservistes sont punis de 35 jours de prison. Motif : « Sous l'influence de certains meneurs, se sont rendus en armes à Nîmes pour ne pas couper sous leurs tentes et ont cherché à amener la population en chantant l'Internationale. »

Pour le même motif, cinquante autres ont eu 30 jours et trois 20 jours de prison. Soit un total de 1.700 jours de prison pour avoir refusé de contracter des terribles maladies en couchant dans la boue. On ne dira plus que l'armée n'est pas une grande famille.

Quant aux cinq réservistes considérés comme meneurs, ils attendent leur sort, c'est-à-dire l'Afrique, Biribi, quelque bagne militaire sans doute, dans le fort Saint-Jean, à Marseille.

Ici, à Nîmes, les socialistes avaient annoncé pour aujourd'hui dimanche un grand meeting de protestation. Il fut décommandé au dernier moment, sous le prétexte que « notre » député allait interroger le ministre de la guerre.

Demain lundi, le camarade de Marmande donne une conférence à ce sujet. Nous verrons alors ce que nous pourrons faire.

Pierre Geay.

MONTPELLIER

La leçon donnée aux galonnards par les réservistes du 24^e ne semble pas avoir profité ici. Au 2^e génie, la nourriture est immangeable et plus qu'insuffisante, depuis quelque temps. Ceux qui ne reçoivent pas d'argent crèvent lentement de faim.

Cela devient intolérable, et il se pourrait qu'un mouvement se produise, pour peu que nous découvrions la preuve que nous sommes volés par nos officiers.

Nous enverrions aux compagnies de discipline pour revendiquer le droit de manger ?

Un sapeur.

ROANNE

Les réservistes du 27^e de ligne, ayant accompli, cette année, leur période à Cap et au camp de Chambaran, formulent les plaintes que voici :

1^o A l'arrivée au camp, après avoir, à mi-chemin, essayé un orage épouvantable qui les trempa jusqu'aux os, ils furent obligés de se loger sous des tentes inhabitables à cause de l'eau qui s'y trouvait. La paille qui devait servir au couchage des hommes était restée à la pluie, la plupart auraient préféré coucher sur l'isolateur, mais ils furent forcés par leurs chefs à s'en servir quand même, et cette paille ne fut renouvelée que vers la fin de la période ; inutile de dire que la pluie n'ayant pas cessé de tomber pendant les huit premiers jours, cette paille avait pourri. Aujourd'hui, quelque rentrent dans leurs joyeux de plus une dizaine de jours, la plupart des nôtres sont encore à soigner les rhumes, bronchites et les éruptions de

boutons provenant de l'absence complète d'hygiène.

2^o Après le départ et pour préciser, en gare de Veignes, un officier a préféré laisser partir un train de voyageurs avec des wagons vides, pour nous emmener dans un train spécial. Aux explications respectueuses qui lui furent demandées, cet officier répondit par ces paroles menaçantes : « J'ai fait la campagne du Maroc, où je me suis fait respecter par les étrangers ; j'entends qu'il en sera de même ici de la part des Français ».

Un groupe de soixante-quatre réservistes roannais,

CHEZ LES EMPLOYÉS

Les lecteurs du *Libertaire* ont été informés, dans les derniers numéros, de la constitution d'un Groupe d'action syndicaliste au sein de la Fédération des Employés de Commerce.

Etant donnée la situation des organisations adhérentes à la Fédération et le temps restreint qui nous sépare du Congrès Fédéral, le Groupe, après une longue discussion, a décidé de porter toute son action sur la question du Syndicat des Employés de la Région Parisienne.

Le groupe prouve, ainsi, que son seul souci est l'union ouvrière et il veut que le Syndicat de la Région Parisienne qui fait, seul, à Paris, de l'action syndicale entre à la Fédération des Employés de Commerce.

Nous allons donc soumettre loyalement le cas à toutes les organisations adhérentes à la Fédération des Employés de Commerce et nous ne doutons pas que, saisies dans leurs assemblées générales, les organisations ne reconnaissent la mauvaise volonté des politiciens du Comité fédéral et n'exigent l'admission du Syndicat de la Région Parisienne.

Nous faisons appel :

Aux camarades de province.

En les priant de se mettre immédiatement en rapport avec notre Groupe afin que nous puissions leur faire toutes les communications nécessaires, ce qui ne peut se faire par la voie des journaux, car nous encomberions forcément leurs colonnes pour une action qui, somme toute, n'intéresse directement qu'une fraction des travailleurs, les employés de commerce ; Aux camarades de Paris et banlieue,

Pour leur dire de ne pas manquer de venir à la prochaine réunion du groupe qui aura lieu

Le lundi 20 juin courant

Salle Chatel, 1, boulevard Magenta, Paris, où des communications importantes seront faites :

Enfin aux gros sous de tous, car, malheureusement, on ne peut rien faire sans qu'il y ait.

Le Groupe d'action syndicaliste.

Envoyer communications et souscriptions à Henry Combès, 15, rue André del Sarte, Paris.

L'AVENIR SOCIAL

Notre fête du 3 juillet

Nous rappelons à nos amis la Fête que nous organisons, à Epône, le 3 juillet.

Le départ aura lieu vers 1 heure, à la gare Saint-Lazare. L'heure exacte du rendez-vous sera donnée la semaine prochaine.

On trouvera des cartes au *Libertaire*. Le prix n'étant pas encore définitivement connu, nous le fixerons dans le prochain numéro.

Que les camarades soient nombreux au rendez-vous et nous amènent leurs amis.

Madeleine Vernet.

Bibliographie

Pour répondre aux attaques dont les néo-malthusiens sont l'objet de la part de la Ligue contre la licence des rues, « Génération consciente », organisant, le 31 mars dernier, salle des Sociétés savantes, un meeting qui fut présidé par le docteur Messier, assisté de MM. M. Lantoine, C.-M. Laisant, Pierre Quillard.

Y prirent la parole : MM. le docteur Messier, Sébastien Faure, Mme Nelly-Roussel, l'abbé Violet, docteur Sicard de Plauzolles.

Leurs discours, réunis en une brochure de trente-deux pages, viennent de paraître sous ce titre : *Dépendons-nous*.

En lisant cette brochure, pleine d'arguments de valeur, on aura une idée complète de la doctrine néo-malthusienne ; en la répétant, on fera œuvre utile en faveur de la liberté de propagande, menacée par les acolytes de M. le sénateur Bérenger ; on travaillera à la besogne de régénération humaine et d'émancipation sociale.

Dépendons-nous est en vente au *Libertaire*.

L'exemplaire : 0 fr. 20 ; francs : 0 fr. 25.

Nous avons reçu :

De l'Imprimerie communiste de Roubaix : *Chants de révolte*, une brochure contenant les paroles des chansons révolutionnaires les plus connues : 10 centimes.

La Mort du Disciplinaire (à la mémoire d'Aernoult), paroles de Jean Millary, sur l'affiche : *La Mort du Vieux*, 0 fr. 15 ; francs, 0 fr. 20.

Nous avons reçu : *La Psychologie politique et la Défense sociale*, par le docteur Gustave Le Bon.

Un vol., à 3 fr. 50, chez Flammarion.

Nous donnerons prochainement une analyse critique de cet ouvrage.

ROANNE

Les réservistes du 27^e de ligne, ayant accompli, cette année, leur période à Cap et au camp de Chambaran, formulent les plaintes que voici :

1^o A l'arrivée au camp, après avoir, à mi-chemin, essayé un orage épouvantable qui les trempa jusqu'aux os, ils furent obligés de se loger sous des tentes inhabitables à cause de l'eau qui s'y trouvait. La paille qui devait servir au couchage des hommes était restée à la pluie, la plupart auraient préféré coucher sur l'isolateur, mais ils furent forcés par leurs chefs à s'en servir quand même, et cette paille ne fut renouvelée que vers la fin de la période ; inutile de dire que la pluie n'ayant pas cessé de tomber pendant les huit premiers jours, cette paille avait pourri. Aujourd'hui, quelque rentrent dans leurs joyeux de plus une dizaine de jours, la plupart des nôtres sont encore à soigner les rhumes, bronchites et les éruptions de

boutons provenant de l'absence complète d'hygiène.

2^o Après le départ et pour préciser, en gare de Veignes, un officier a préféré laisser partir un train de voyageurs avec des wagons vides, pour nous emmener dans un train spécial. Aux explications respectueuses qui lui furent demandées, cet officier répondit par ces paroles menaçantes : « J'ai fait la campagne du Maroc, où je me suis fait respecter par les étrangers ; j'entends qu'il en sera de même ici de la part des Français ».

Un groupe de soixante-quatre réservistes roannais,

L'Agitation

MONTERME

MONTERME